This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

E
184
.J5.L6

STANFORD
LIBRARIES

LES

MMIGRANTS JUIFS

ET LE

JUDAÏSME AUX ÉTATS-UNIS

PAR

ANATOLE LEROY-BEAULIEU

Membre de l'Institut

STANFORD
LIBRARIES

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
13, Boulevard des Italiens, 13

1905

E
184
.J5.L6

STANFO
LIBRARIE

LES

IMMIGRANTS JUIFS

ET LE

JUDAÏSME AUX ÉTATS-UNIS

PAR

ANATOLE LEROY-BEAULIEU

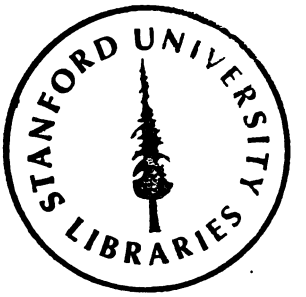
Membre de l'Institut

STANFORD
LIBRARIES

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
11, Boulevard des Italiens, 11

1905

E184
J5L6



8 $

LES

IMMIGRANTS JUIFS

ET LE

JUDAÏSME AUX ÉTATS-UNIS

CONFÉRENCE

faite, le 18 Décembre 1904, à la Société des Études Juives.

MESDAMES, MESSIEURS,

Si j'ai accepté de prendre la parole devant vous, c'est avec l'intention de rendre ici publiquement témoignage de ce que j'ai vu en Amérique, d'un spectacle qui, assurément, est un des plus grands, un des plus frappants, j'oserai même dire, un des plus merveilleux que l'on puisse rencontrer sur cette terre américaine, terre des prodiges, en même temps que terre de la liberté. J'ai vu, de mes propres yeux, des milliers, des centaines de milliers d'êtres humains, proscrits du vieux monde, qui, avec la liberté, ont trouvé, au-delà de l'Océan, la sécurité, la dignité, souvent aussi la prospérité; qui, en moins de quinze ou vingt ans, se sont com-

plètement transformés, si bien qu'il est par
malaisé de les reconnaître, phénomène ad
rable qui fait également honneur à l'Améri
et à Israël, à ces juifs naguère encore per
cutés qui, en peu d'années, ont su mettre
largement à profit la tolérance américaine
les conditions d'existence du Nouveau-Mon

Je crois, quant à moi, que deux choses s
tout ont fait le succès, la grandeur, la riche
et, si l'on veut, la supériorité des Etats-Unis.
première, c'est que l'Amérique est peut-ê
le pays du monde où les institutions ouvr
le champ le plus large à toutes les facul
à toutes les énergies, en même temps q
toutes les initiatives. La seconde, c'est que
le sol américain, mis en valeur depuis d
ou trois siècles par des générations successi
de colons et de pionniers, accourus de tous
pays d'Europe, se sont donné rendez-v
les hommes les plus énergiques, les caractè
les mieux trempés, les esprits les plus ent
prenants. De cette rencontre, unique peut-é
dans l'histoire, des institutions qui assur
à l'activité humaine le plus libre jeu et
hommes les plus capables d'user de cette libe
devait naturellement résulter un prodigi
développement en tout sens, économiq
industriel, commercial, politique. Entre t

les colons qu'ont poussés, depuis trois siècles, vers les rivages de l'Amérique, l'intolérance religieuse ou la tyrannie politique, l'esprit d'entreprise ou l'esprit d'indépendance, aucuns peut-être, depuis les puritains de la « May Flower », n'y ont été conduits par des motifs plus nobles que ces fils d'Israël, chassés de l'Europe par l'iniquité des lois ou par l'intolérance des mœurs; aucuns, en quittant le Vieux-Monde pour un continent nouveau, n'y ont apporté plus de résolution, d'énergie, d'initiative, c'est-à-dire précisément les qualités qui ont fait la force d'expansion et l'incomparable vigueur de la civilisation américaine (1).

(1) Je dois constater ici que l'initiative de ce mouvement d'émigration en Amérique revient, en grande partie, à une Société qui fait à la fois honneur au judaïsme et à la France, à l'*Alliance israélite universelle*.

En 1869, la famine sévissait en Pologne; l'*Alliance* chargea deux de ses membres, dont l'un, M. Leven, est son président actuel, d'aller sur place pour y distribuer des secours et y étudier la situation des juifs. Sur leur proposition, l'*Alliance* expédia aux Etats-Unis 500 émigrants choisis parmi les plus robustes. C'était le premier convoi de juifs russes se dirigeant vers la terre de Liberté. Lorsque, en 1881-1882, les troubles de la Lithuanie forcèrent près de 20,000 juifs à passer la frontière galicienne, l'*Alliance* eut à s'occuper de cette immense agglomération. Elle se souvint alors du succès de l'expédition de 1869 et organisa l'émigration vers les Etats-Unis d'une partie des réfugiés réunis à Brody. De 1882 à 1890, elle continua cette œuvre, en envoyant aux Etats-Unis les familles restées en Russie de ces premiers groupes d'émigrants.

Ces victimes des préjugés du Vieux-Monde, je souhaitais ardemment de vérifier par moi-même comment elles s'acclimataient, matériellement et moralement, en ce pays de Washington et de Lincoln, si différent de ceux qu'elles avaient dû quitter. J'avoue que c'est une des raisons pour lesquelles je me suis décidé, malgré ma vieille répugnance pour la mer, à passer l'Atlantique. Je tenais à voir sur place, en leur nouvelle résidence, ces israélites de Russie, de Roumanie, de Galicie, que j'avais étudiés autrefois en leur pays d'origine. Je connaissais la plupart des juiveries de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique ; il me fallait faire connaissance avec ce que les Américains nomment improprement les ghettos du Nouveau-Monde. J'avais constaté, avec honte pour notre Europe, les souffrances imméritées des juifs d'Orient; je devais être heureux de voir comment les juifs de Russie ou de Roumanie, qu'on prétendait indignes de la liberté, avaient su s'en montrer dignes et la mettre à profit dans la grande République démocratique.

Il y a environ, aujourd'hui, 1.300.000 ou 1.400.000 israélites aux Etats-Unis; la plus grande moitié est massée à New-York. En ce moment, en cette fin de l'année 1904, il y a, dans

« le grand New-York », près de 700.000 israélites. Ce chiffre, que j'avais communiqué d'avance à quelques-uns de mes amis ici présents, avait paru exagéré ; j'ai pu vérifier sur place qu'il est bien exact. En 1903, 80.000 juifs ont débarqué aux Etats-Unis, presque tous à New-York; il n'en est parti pour l'intérieur du pays que environ 13.000.

L'immigration n'est pas seule à accroître, chaque année, la population juive de New-York et des Etats-Unis; il faut y ajouter l'augmentation naturelle de cette population israélite par l'excédent des naissances sur les décès. D'un autre côté, pour apprécier l'importance réelle de l'immigration juive et ne pas en exagérer les conséquences sur la vie américaine, il faut se rappeler qu'en certaines années du siècle dernier, l'Europe a envoyé aux Etats-Unis près d'un million d'immigrants. Si considérable que semble aujourd'hui l'immigration israélite, elle dépasse rarement et n'atteint pas toujours le dixième de l'immigration annuelle.

Quand vous examinez ces juifs américains, vous êtes frappés de ce fait : c'est que plus de la moitié peut-être ne sont pas nés sur le sol de l'Amérique; la plupart y ont débarqué depuis une vingtaine d'années, depuis que les néfastes « lois de mai » sont venues aggraver encore la con-

dition, déjà si précaire, des juifs russes, c'est-à-dire depuis le commencement du règne de l'empereur Alexandre III. Si les juifs de Russie débarquent, chaque année, par milliers, sur les côtes d'Amérique, c'est que la rigueur des lois russes, que l'intolérance et l'insécurité les chassent, malgré eux, de la terre natale. Si nombreux que soient ceux qui se résignent à ce dur exil, il s'en faut que l'exode des juifs russes en Amérique soit général. Et d'abord, pour quitter le sol russe et passer l'Océan, il faut avoir les moyens de traverser l'Europe et l'Atlantique. Puis, si aux Etats-Unis les lois n'arrêtent pas l'immigration, elles prennent contre les immigrants certaines précautions; elles exigent de chacun d'eux un pécule de dix dollars au moins; il est même question, à l'heure actuelle, de relever les barrières à l'entrée de l'Amérique, afin d'opposer une digue au flot de l'immigration. Par suite de ces difficultés ou de ces exigences, les juifs qui traversent l'Atlantique forment une sorte d'élite; les plus entreprenants, les plus robustes, les plus aisés ou les moins misérables réussissent seuls à quitter l'empire du Nord. J'ai écrit, il y a déjà vingt ans, dans l'*Empire des Tsars*, que l'émigration ne pouvait être une solution de la *question juive;* je disais: les milliers parti-

ront, les millions resteront. C'est bien ce qui est arrivé. Si grande qu'ait été l'émigration du sombre ghetto russe, elle n'a guère entamé la population israélite du vaste Empire. Les juifs y sont pour cela trop nombreux. On ne saurait résoudre la question juive en Russie par l'émigration; tout au plus,cela ne serait-il pas impossible pour un petit pays comme la Roumanie.

Un homme d'initiative et d'esprit hardi, bien connu de beaucoup d'entre vous, M. le docteur Singer, promoteur de la grande Encyclopédie juive (1), a émis cette opinion que les juifs américains doivent se résoudre à faire venir en Amérique le plus grand nombre de leurs coreligionnaires de Russie. Ce n'est pas le sentiment des israélites des Etats-Unis. Ce projet gigantesque ne leur paraît pas pratique; il leur semble plutôt de nature à compromettre l'immigration juive.

La solution de la question des juifs russes est en Russie; elle ne peut être trouvée qu'en Russie. Dans le grand empire slave, comme ailleurs, on ne saurait résoudre ce grave problème que par la liberté et par l'égalité des droits ; mais avec la liberté et l'égalité, la ques-

(1) *The Jewish Encyclopedia*, Funk and Wagnalls, New-York.

tion serait facilement tranchée. L'heure approche peut-être où le gouvernement russe se résignera à concéder aux juifs la liberté à laquelle ils ont droit. J'ai cru pouvoir en donner l'espérance à leurs amis d'Amérique.

La grande guerre, l'effroyable guerre qui désole l'Asie et attriste le monde entier, semble destinée à renouveler la Russie ; elle aura pour elle, au-dedans, des conséquences durables et peut-être des plus heureuses. Tel est, du moins, le sentiment de la plupart de mes amis russes. En tant que Français, je ne puis avoir la prétention de parler ici au nom de la société russe; mais il me sera permis de constater que les écrivains de Pétersbourg et de Moscou sont presque unanimes à réclamer la liberté et l'égalité pour tous les sujets du Tsar, sans distinction d'origine ou de religion. La question juive sera ainsi résolue; et nous, Français, nous, alliés de la Russie, qui voudrions la voir unie et prospère, nous avons le devoir d'élever, nous aussi, notre voix, pour qu'elle accomplisse cette grande œuvre de justice et de tolérance, qui fera honneur au souverain assez équitable pour en avoir l'initiative, et qui ramènera à la Russie, dans les deux mondes, des sympathies dont trop souvent elle est frustrée aujourd'hui.

Je vous disais, Mesdames et Messieurs, qu'une des choses qui m'avaient conduit en Amérique, c'était le vif désir de voir les juifs de New-York. Dès le lendemain ou le surlendemain de mon arrivée, je me dirigeai vers le quartier juif de l'East Side. Il y a, aujourd'hui, à New-York, trois ou quatre quartiers juifs, ou, comme on dit là-bas, trois ou quatre ghettos. Le principal est celui de l'East Side, où vivent trois cent cinquante mille, peut-être quatre cent mille israélites. Ce quartier du bas New-York était autrefois habité par des immigrés d'origine différente, par des Irlandais surtout; mais, à mesure qu'arrivaient les israélites, et qu'ils formaient des groupes plus compacts, les autres habitants ont reculé vers d'autres quartiers. En pénétrant dans cette sorte de ghetto, le plus vaste et le plus peuplé du monde, je m'imaginais rencontrer quelque chose d'analogue à ce que j'avais vu en Russie ou en Turquie. Je fus étonné de découvrir un spectacle très différent. Le ghetto de l'East Side constitue bien une ville juive au sein de l'énorme métropole américaine, mais il n'a point l'aspect sordide des ghettos de Russie ou d'Orient. Les habitants de ce quartier de New-York ont l'air juif, ils le sont et ne le dissimulent pas ; mais beaucoup ont déjà pris quelque

chose d'américain. J'ai pu constater ce que j'avais souvent remarqué aillleurs, c'est que ce fameux type juif, attribué à tous les juifs, est loin d'être partout identique. Les types sont fort divers, quoique le plus grand nombre des juifs de l'East Side soient polonais ou russes. Je m'attendais à rencontrer des rues, des maisons qui ne brilleraient pas par la propreté. Je ne dirai point que les rues, que les cours où habitent les israélites soient comparables aux grandes avenues de New-York; je fus néanmoins frappé d'y découvrir moins de saleté et moins de misère que je ne le craignais. Les principales artères de l'East Side avec leurs grands magasins, leurs banques, leurs établissements de toutes sortes, ont même un air d'aisance, de prospérité, d'activité sous toutes les formes, qui fait grand honneur à leurs habitants. On y sent partout une vie intense, à la fois juive et américaine, qui surprend l'étranger.

Impossible de ne pas reconnaître la supériorité de la ville juive américaine sur la ville juive de Galicie ou de Petite Russie. La tournure extérieure, la démarche des jeunes gens, des enfants est particulièrement intéressante; ils se sont rapidement transformés, ils ont déjà pris un aspect américain. Le mal de l'East *Side est que* les logements y sont trop étroits

pour la population, qu'un trop grand nombre de familles y sont entassées dans un espace trop restreint. Malgré cela, le ghetto de New-York me semble l'emporter sur celui de Londres. On y sent, m'a-t-il paru, plus de vie, plus d'énergie, plus de confiance en soi, plus de succès ou d'aisance.

En revenant d'Amérique, je suis resté quelques jours à Londres pour faire la comparaison. La situation des juifs à Londres semblerait beaucoup plus favorable ; elle offre moins de difficultés, puisque les israélites de la métropole anglaise ne dépassent guère le nombre de cent cinquante mille. Il y a bien, à Londres aussi, une sorte de ghetto dans l'East End, la partie orientale de la ville, vers Whitechapel; mais, encore une fois, l'aspect extérieur du ghetto de New-York me semble supérieur à celui de Londres; quoique, à Londres aussi, parmi les cent mille habitants du ghetto, il y ait beaucoup d'immigrants de Russie et de Pologne. Si ceux de New-York m'ont paru supérieurs, cela tient peut-être à ce que, parmi les immigrants de l'Est de l'Europe, les plus entreprenants ou les plus aisés ont poussé jusqu'en Amérique ; les plus timides ou les plus pauvres ont dû s'arrêter en Angleterre. Il faut dire cependant, à l'éloge de l'Angleterre et des juifs anglais, que pour

les logements et les conditions hygiéniques, le ghetto de Londres paraît préférable à l'East Side, si ce n'est aux autres ghettos de New-York.

Dans les rues de l'East Side, on rencontre des enseignes ou des avis dans toutes les langues : en jargon avec des caractères hébraïques, en russe, en polonais, en allemand, en roumain, quelquefois même en lithuanien. Des vendeurs de journaux vous offrent cinq ou six feuilles différentes, la plupart écrites en lettres hébraïques, quelques-unes partie en jargon, partie en anglais. Une chose d'un haut intérêt, ce sont les théâtres spéciaux pour la population juive. Il y a, à New-York, quatre ou cinq de ces théâtres, à Philadelphie, deux ou trois ; on y joue en jargon des pièces écrites par des juifs ; des acteurs, parfois de grand renom, tous juifs également, y sont chaleureusement applaudis. Ces spectacles sont curieux parce qu'ils sont vraiment populaires ; on y voit assister des familles entières, les enfants avec leurs parents. J'avais écrit autrefois que si le jargon se transportait en Amérique, il n'y vivrait pas longtemps; il y aura plus longue vie que je ne le pensais, parce que chaque année amène un nouveau *contingent* d'immigrants qui, entre eux, aiment *à parler le jüdisch.* Comme tous les enfants

apprennent l'anglais, que la jeune génération se sert de plus en plus de l'anglais, à la longue, dans vingt-cinq ans, dans un demi-siècle, le jargon finira cependant par disparaître.

La première question qui s'impose à l'observateur, dans les ghettos des Etats-Unis, c'est celle-ci : comment ces centaines de milliers d'immigrants ont-ils pu trouver des moyens d'existence sur le sol américain? Songez au redoutable problème en face duquel se sont trouvés les juifs d'Amérique, lorsqu'a commencé le grand exode russe. Ils étaient environ une centaine de mille juifs à New-York; imaginez qu'on leur ait dit : avant vingt-cinq ans, il vous faudra recevoir plus d'un demi-million de vos coreligionnaires de l'ancien monde, et à tous ces proscrits, vous devrez trouver des demeures et des moyens d'existence. On peut affirmer qu'en résolvant pareil problème, le judaïsme américain a montré une capacité, une intelligence et un dévouement supérieurs ; pareille œuvre fait honneur à l'Amérique et aux institutions américaines; mais une bonne part du succès revient aussi à ces exilés qui débarquaient sans ressources sur ces rivages nouveaux. Ils se sont *mis au travail* et, aidés par leurs frères, *ils ont bien vite* accompli ce miracle de gagner

tous honnêtement leur vie. Aujourd'hui, il n'est guère de métiers dans lesquels on ne découvre des ouvriers juifs. Il y a bien quelques professions où ils sont plus nombreux qu'ailleurs, comme la confection des vêtements, comme la fabrication des chaussures ; malgré cela, on peut dire, d'une manière générale, qu'on rencontre des juifs dans tous les métiers, dans toutes les carrières.

On a reproché aux juifs d'Amérique, comme à ceux de Londres, de propager avec eux le *sweating system.* Vous savez tous ce que veut dire le sweating : c'est l'abus de la main-d'œuvre à bon marché, surtout dans le travail à domicile, par les entrepreneurs ou par les intermédiaires qui exploitent la gêne de leurs ouvriers en leur imposant des salaires de famine. Il était malaisé qu'au début, au moins, les immigrants juifs ne fussent pas la proie du sweating. Le mal, du reste, est fort atténué aujourd'hui. Vous remarquerez combien ce reproche est différent de ceux que l'on fait ailleurs aux israélites, quand on les accuse, comme en France, d'accaparer la fortune. En Amérique on ne peut encore leur faire qareil reproche ; il y a bien quelques israélites pui sont arrivés à la richesse, même à l'opulence ; malgré cela, si vous prenez les grands

millionnaires ou milliardaires américains, ceux qu'on appelle ambitieusement les rois des chemins de fer, les rois de l'or, les rois du pétrole, les rois de l'acier, tous ces rois de l'industrie qui semblent régner sur la grande République, vous ne trouverez pas parmi eux un seul israélite. Le grief le plus général contre les juifs, ce n'est pas d'accaparer la richesse, bien que certains marchands se plaignent déjà de la grande place prise par eux dans le commerce; c'est plutôt de faire baisser le taux normal des salaires. On fait ce reproche à tous les émigrants d'Europe qui avant tout veulent gagner leur pain. Que la main-d'œuvre européenne fasse baisser les salaires, cela semble erroné, car, nulle part au monde, les salaires ne sont plus élevés. Il serait plus juste de dire que c'est, en grande partie, aux émigrants de l'Europe que l'industrie américaine doit son prodigieux développement, l'immigration s'opposant à une hausse démesurée des salaires.

Les associations israélites de New-York se sont naturellement préoccupées de répartir dans les divers Etats, pour les disséminer au loin, les israélites qui débarquent en Amérique. On est effrayé de voir tant de milliers de juifs concentrés dans la grande métropole; on dit communément qu'à New-York il y a « congestion »,

encombrement. On cherche à répandre une partie de cette population en dehors de la ville; il y a des sociétés spéciales pour cela. Chaque année, elles réussissent à diriger sur l'intérieur quelques milliers d'israélites; malheureusement, le nombre de ceux qui partent est toujours dépassé par le nouvel afflux de ceux qui arrivent d'Europe. Ce n'est pas que New-York soit seul à posséder un ou plusieurs ghettos; Philadelphie a le sien; presque toutes les grandes villes d'Amérique ont également un quartier israélite. La difficulté est de décider les juifs à quitter New-York et les grandes villes; le seul fait qu'ils préfèrent y rester est une preuve qu'ils s'y plaisent et y prospèrent. Puis, les juifs immigrés aiment à vivre entre eux, à se sentir les coudes, ils redoutent l'isolement de la campagne ou des petites villes. Malgré cela, il est probable qu'on parviendra à déverser le flot de l'immigration sur l'ensemble du territoire américain et canadien. On a pour cela songé à divers moyens, même à la terre et à l'agriculture ou à l'horticulture.

A l'*Alliance israélite* revient, ici encore, l'honneur de l'initiative. Elle a ouvert plusieurs écoles pour apprendre aux juifs d'Asie et d'Afrique à se tourner vers l'agriculture. J'en ai moi-même visité quelques-unes, naguère

encore à Djédeïda, près de Tunis. De même, aux Etats-Unis, on a cherché à ramener les juifs à la terre; il y a, au New-Jersey, par exemple, des fermes qui ont très bien réussi ; je n'ai malheureusement pas eu le temps de les visiter. Loin de moi l'idée de décourager pareille initiative; si utile pourtant que soit la fondation de ces colonies agricoles, ce n'est pas là que peut être la solution du problème. Bien des choses s'y opposent. Si l'Israël antique a été un peuple agricole, le juif a été coupé de la terre depuis des siècles; toute son histoire l'a éloigné de l'agriculture. Les lois, en Russie et en Roumanie, interdisent encore aux juifs la propriété du sol, elles leur en défendent même le fermage. Puis, faut-il le rappeler? partout le citadin, quel qu'il soit, revient difficilement à la culture de la terre. Cela n'est pas particulier au juif, on ne saurait lui en faire grief ; c'est un fait général, on pourrait dire que c'est une loi historique. Si les juifs préfèrent la ville, ils ne font, comme le trop grand nombre de nos paysans qui abandonnent la vie des champs, que céder aux courants de notre civilisation et aux instincts de la démocratie contemporaine. Il faut remarquer, en outre, qu'une des raisons qui ne permettent pas de ramener à la culture du sol la majorité des

juifs, c'est que la misère héréditaire et la claustration séculaire du ghetto leur ont souvent enlevé la force de se livrer aux rudes travaux de la campagne.

C'est donc d'un autre côté qu'il faut chercher la solution du problème, c'est surtout dans les métiers urbains. Or, à cet égard, il est évident que l'Amérique offre un champ illimité. En Orient, en Russie, en Asie, en Afrique, où l'agriculture demeure la principale industrie, on comprend qu'il y ait un intérêt véritable à rouvrir aux juifs le débouché de la terre. En Amérique, la question ne se pose pas de la même façon. Aux Etats-Unis, malgré la prospérité de l'agriculture, c'est à l'industrie, c'est aux métiers urbains que le juif doit demander surtout des moyens d'existence. Vos coreligionnaires américains l'ont compris; ils ont eu soin de fonder des écoles techniques et des écoles professionnelles de toute sorte.

Après la condition matérielle des juifs de New-York, je voudrais examiner brièvement leur condition intellectuelle et morale.

Les habitants du ghetto forment des communautés divisées en groupes distincts, souvent même isolés les uns des autres. Ce n'est pas tant le fait de ce qu'on a appelé leur esprit

de tribu, que le fait de la diversité des pays dont ils proviennent. Il y en a de presque toutes les contrées de l'Europe. Alors même que vous prenez les juifs de Russie, qui sont les plus nombreux, ils n'appartiennent pas tous à la même région; ils tendent à se réunir selon leur pays d'origine, leurs affinités nationales ou religieuses. On s'explique que le ghetto renferme des sociétés diverses; que chaque groupe ait ses synagogues, ses associations, ses clubs.

Peu de juifs de New-York se privent du plaisir d'être membres d'une ou de plusieurs sociétés. On peut voir, à la nuit, dans les clubs, dans les bibliothèques, des hommes qui ont travaillé péniblement tout le jour, passer la soirée penchés sur des livres, ou discuter ensemble des questions politiques, sociales, religieuses ou littéraires. Partout l'observateur est frappé du sérieux de ces réunions. En aucun pays, les bibliothèques ne sont plus nombreuses, mieux montées, plus à la portée de tous qu'aux Etats-Unis. Dans ces bibliothèques, on rencontre des israélites de tout âge et de toute nation, des hommes, des femmes, des jeunes gens, des jeunes filles. Un bibliothécaire, qui n'était pas juif, m'a fait cette observation : « La plupart de *nos lecteurs nous demandent* des romans, quelques *livres de voyages*, peu de livres pour les

instruire. Il n'en est pas de même des juifs ; ils réclament surtout les ouvrages qui peuvent contribuer à leur formation intellectuelle ; souvent un petit israélite de quinze ou seize ans se trouve déshonoré quand on lui propose des récits d'aventures ; il préférera un livre de science ou d'économie politique. » Pour leur développement intellectuel, les juifs ont profité largement de la liberté américaine. Les Américains reconnaissent que les juifs sont, en général, remarquables par leur intelligence. Je ne voudrais pas ici tenter une sorte de classement entre les juifs de diverse origine; je dois cependant constater que ceux que l'on regarde comme les mieux doués, ce sont précisément ceux contre lesquels il y avait le plus de préjugés, ce sont les juifs russes. « Les Russes, m'a-t-on répété, sont les juifs de l'avenir. » Leur intelligence est attestée par leurs succès dans les écoles et jusqu'à l'Université. A New-York, l'Université « Columbia » compte un grand nombre d'étudiants juifs. Ils y sont parmi les plus studieux et leurs succès éveillent déjà la jalousie.

Parmi ces juifs immigrés se rencontrent naturellement des tendances diverses. Les uns gardent le vieil esprit traditionnel et conservateur des anciennes juiveries d'Orient ; d'au-

tres, au contraire, des juifs russes surtout, anciens élèves des collèges ou des universités de Russie, sont d'ardents prosélytes des idées nouvelles, et propagent autour d'eux, jusqu'en ce qu'elles ont de plus hardi ou téméraire, les aspirations modernes et les doctrines socialistes. A ces juifs russes, les Américains reprochent leurs tendances collectivistes ou même leurs velléités anarchistes, imputant à tort à l'esprit juif ce qui est plutôt le fait de l'esprit russe et des naturelles révoltes provoquées, chez les sujets du Tsar, par un régime séculaire d'arbitraire et de compression. La plupart des israélites, après s'être d'abord enivrés de l'air de liberté qu'ils respirent aux Etats-Unis, s'aperçoivent vite que les tendances révolutionnaires et l'esprit d'utopie ont peu de cours en Amérique; tout en continuant à se passionner pour les problèmes sociaux, ils deviennent plus sages, plus modérés, plus pratiques, à me sure qu'ils s'imprègnent de l'esprit américain.

Les juifs d'Amérique s'américanisent, en effet, peu à peu. Il y a sous ce rapport, parmi eux, deux tendances opposées. Les uns, les plus défiants des nouveautés, les plus attachés aux mœurs traditionnelles, cherchent à maintenir dans la République américaine une vie

juive isolée. Les autres, le plus grand nombre, les plus intelligents ou les plus clairvoyants sont d'un sentiment contraire. Ils professent que le juif qui s'est établi en Amérique doit devenir Américain.

Comment peut se faire cette américanisation, sous quelle forme, par quels procédés ? Elle se fait d'abord par le milieu matériel et par le milieu moral. Les israélites ne vivent pas parqués dans leurs ghettos; ils en franchissent l'enceinte; ils prennent leur part de l'intense vie américaine; ils subissent l'action des idées et des sentiments de la population qui les entoure. Ils respirent, bon gré mal gré, la libre et tonique atmosphère de la grande République; la plupart en aspirent l'air à pleins poumons, heureux de devenir des hommes nouveaux en même temps que des Américains.

Il y a aussi un autre agent d'américanisation, c'est l'école et l'éducation des enfants. Vous n'ignorez pas l'importance de l'école aux Etats-Unis; elle est capitale pour un pays d'immigration. C'est par l'école surtout que se fait l'américanisation des jeunes immigrés, et on est frappé de la rapidité avec laquelle elle s'opère. Des enfants venus en Amérique depuis 3, 4, 5 ans se donnent déjà comme des Américains; il faut insister pour leur faire dire

qu'ils ne sont pas nés en Amérique ; cela leur paraît une sorte d'infériorité ; ils en sont presque honteux. Je demandais à de petites juives, dans une école de New-York : « Où êtes-vous nées ? » A cette question, qui ne me semblait pas indiscrète, elles répondaient timidement, en rougissant, qu'elles étaient nées à Vilna, à Odessa. Cela leur semblait si loin ces grandes villes de la Russie ! cela leur représentait comme une sombre barbarie d'où elles avaient émergé à la lumière.

A l'école, on emploie les moyens les plus simples, les plus pratiques et aussi les plus droits, les plus loyaux, pour amener les enfants à se considérer comme Américains et à être fiers de l'être. Vous savez qu'aux Etats-Unis, quoique l'Etat attache une grande importance à l'instruction publique et qu'il n'épargne rien pour les écoles, il accorde une pleine liberté d'enseignement, à tous les degrés. Les israélites préfèrent généralement envoyer leurs enfants dans les écoles publiques ; ils ne craignent pas de les placer sous la direction de maîtres ou de maîtresses de religion chrétienne ; ils pensent que, dans ces écoles, leurs enfants prendront plus vite l'esprit américain. L'enseignement de l'école publique est, du reste, respectueux de toutes les croyances religieuses. On ne cherche

pas l'unité nationale dans l'unité morale ou l'unité de foi; on la cherche dans l'attachement à la patrie commune, dans le légitime orgueil d'appartenir à une grande nation. Le patriotisme, que certains Européens regardent comme une superstition du passé, est plus vivace et plus fort que jamais en Amérique. Il s'exprime dans l'école par les hommages rendus au drapeau. En certains Etats, comme New-York, on rend au drapeau étoilé un véritable culte. Les juifs s'y associent volontiers, d'autant que, pour eux, le drapeau américain est le brillant symbole des droits qu'ils ont recouvrés en Amérique. Aux enfants des écoles, on enseigne le nom et la vie des hommes qui ont fait la Révolution et la République ; ces ancêtres de la liberté américaine, les petits immigrés s'habituent à les regarder comme leurs pères d'adoption. On leur apprend aussi la constitution des Etats-Unis, on leur fait même commenter la Déclaration des Droits ; j'avoue que, quant à moi, il m'a semblé qu'il y aurait là un exemple à suivre. On ne se contente pas de faire apprendre aux enfants par cœur la Déclaration des Droits, on la leur fait expliquer, article par article. J'ai vu de petits enfants, de *petites juives* d'une douzaine d'années, répondre *fort nettement* aux questions de leur maîtresse

sur ce grave sujet ; on sentait dans leurs réponses que ces enfants, d'un autre sol et d'un autre sang, considéraient les héros de l'indépendance américaine comme leurs pères selon l'esprit, sinon selon la chair.

L'américanisation des juifs peut se faire d'autant plus facilement qu'entre l'esprit juif et l'esprit américain, il y a comme une naturelle harmonie. En quoi consiste l'esprit américain ? Il consiste, avant tout, dans l'amour de la liberté, de l'égalité, de la justice; il laisse le franc jeu à toutes les initiatives, à toutes les capacités; c'est, en toutes choses, un esprit de progrès. Or, si vous prenez l'esprit juif, en ses plus nobles représentants, les grands penseurs d'Israël, les prophètes de la Bible, vous trouvez, chez eux, également, l'amour de la liberté, de la justice, de la fraternité entre les hommes et entre les nations. Cet idéal est commun aux juifs et aux Américains. Il y a d'autant moins à s'en étonner, que les fondateurs de la grande République, que les puritains notamment de la Nouvelle Angleterre, l'ont en grande partie emprunté à la Bible hébraïque. Bien plus, un Américain, M. Oscar Strauss, a montré que la Bible et l'exemple des douze tribus d'Israël n'avaient pas été étrangers à la constitution fédérale des Etats-Unis. Cette cons-

titution ainsi en harmonie avec leurs meilleures traditions, ce gouvernement qui leur garantit tous leurs droits, comment les juifs d'Amérique n'y seraient-ils pas attachés ? Cet attachement leur est d'autant plus aisé que la plupart d'entre eux ne sauraient beaucoup regretter leur pays d'origine, cette Russie, cette Roumanie qui, au lieu d'une patrie, n'étaient pour eux, juifs, qu'une marâtre.

De nombreuses institutions privées comme, à l'honneur des Etats-Unis, il est aisé d'en fonder dans la grande République, se sont donné pour mission de travailler à l'américanisation des immigrants israélites en même temps qu'à leur relèvement intellectuel et physique. A la tête de ces institutions, je dois mentionner, au cœur du ghetto, l'*Educational Alliance*, œuvre admirable qui occupe, dans l'East Side, un vaste *Building*, dont les dix étages s'ouvrent à toutes les sociétés, à tous les enseignements propres au développement simultané du corps et de l'intelligence.

Les juifs d'Amérique sont assez américanisés déjà pour prendre une part active à la vie publique américaine. Les juifs de New-York *en particulier*, étant nombreux, constituent *déjà une force* en un pays où le nombre est

tout puissant. Dans les luttes électorales de la ville et de l'Etat, ils forment un facteur influent avec lequel les candidats et les politiciens doivent compter. Ainsi s'est imposée, à ces nouveaux venus d'Europe, une grave question : les juifs des Etats-Unis doivent-ils se grouper en parti national ou religieux ? Doit-il y avoir un « vote juif », comme, en certains Etats, il y a un vote irlandais ou un vote allemand ?

Cette question, qui surgit de nouveau à chaque élection, les juifs d'Amérique l'ont résolue d'habitude par la négative. Le plus grand nombre reste d'avis qu'ils doivent se garder de former un groupe distinct, un groupe particulier, confessionnel. Je ne saurais, quant à moi, que les en féliciter. Si, à certaines heures, un parti juif, un vote juif, donnant de tout son poids d'un seul côté, pouvait présenter quelques avantages, ces avantages étaient moins réels qu'apparents ; en tout cas, ils étaient temporaires, et les inconvénients qui en pouvaient sortir eussent été considérables et durables. En tout pays, la participation des juifs, en tant que juifs, aux luttes de partis, est faite pour les compromettre aux yeux des partis adverses ; elle risque de provoquer ou de fortifier l'antisémitisme. La grande majorité des juifs d'Amérique le comprend. Au lieu de

se constituer en groupe, de faire masse pour offrir leur appui à l'un des partis en lutte, ils se rattachent, librement, chacun selon ses préférences personnelles, aux deux grands partis historiques. Par là, ils font acte de libres citoyens américains, qui votent selon leur conscience. C'est ainsi qu'à New-York, à Boston, à Cincinnati, j'ai rencontré des juifs qui étaient d'ardents démocrates. Aux dernières élections présidentielles cependant, la grande majorité des israélites semble avoir voté pour M. Roosevelt et le parti républicain. C'est une des raisons de la majorité inaccoutumée qu'à remportée le président Roosevelt dans la ville de New-York et dans « l'Etat Empire ». Comment s'en étonner, quand on songe aux services rendus, pendant sa première présidence, par M. Roosevelt aux juifs persécutés d'Orient et à la grande cause de la liberté et de l'égalité religieuses?

Les justes revendications que les juifs de Roumanie, iniquement frustrés des droits promis par le traité de Berlin, n'ont pu encore faire valoir auprès des puissances signataires de ce traité, le président Roosevelt n'a-t-il pas osé les prendre officiellement au compte des *Etats-Unis*, dans la note de son secrétaire *d'Etat, M. Hay*, aux cabinets européens? Et

plus tard, lors des massacres, demeurés presque entièrement impunis, de Kichinef, le président Roosevelt n'a-t-il pas consenti à transmettre officiellement au gouvernement russe les protestations soulevées, d'un bout à l'autre de la grande République, par l'horreur de ces scènes de barbarie, et plus encore peut-être par la lâcheté ou par la complicité de certains des agents du gouvernement impérial ? Enfin, les juifs d'Amérique ne pouvaient oublier que dans une question qui touche à la fois leur honneur et leurs intérêts, pour le visa des passeports en Russie, à propos du droit refusé aux juifs américains de visiter l'Empire des Tsars, M. Roosevelt avait énergiquement défendu leur cause, ne se lassant pas de revendiquer l'égalité de traitement pour tous les citoyens américains.

En cette triple circonstance, — et pour les affaires de Roumanie, et pour les massacres de Kichinef, et pour les passeports russes, — les juifs ont obtenu, grâce à M. Roosevelt, le concours du gouvernement et de la diplomatie des Etats-Unis. Mais comment s'en étonner ou comment s'en scandaliser, alors qu'en soutenant ainsi les droits des israélites, le président de la grande République *ne faisait* que défendre les droits *de l'humanité et de la* liberté religieuse ? Il est

vrai que, si puissante que soit la voix des Etats-Unis, les efforts du président Roosevelt en faveur des persécutés de Russie ou de Roumanie semblent jusqu'ici être demeurés vains. Peut-être ne l'ont-ils pas été entièrement, ou ne le seront-ils pas toujours; peut-être l'exemple ou les leçons donnés par lui n'auront-ils pas été inutiles; en tout cas, quel qu'en ait été le succès, personne ne saurait dire qu'en prenant cette noble initiative et qu'en ayant le courage de se faire ainsi l'organe de la conscience contemporaine, la grande République ou son premier magistrat se soient diminués aux yeux des peuples.

Ce qui a souffert, en réalité, des refus opposés au président Roosevelt, c'est la Russie et le gouvernement russe, rendus par l'opinion américaine responsables de l'oppression des juifs et de l'exode lointain auquel d'injustes rigueurs contraignent tant d'infortunés. Les prédilections japonaises, hautement manifestées par les Américains depuis l'ouverture de la guerre de Mandchourie, ne s'expliquent pas uniquement par des préoccupations commerciales; elles ont pour principale raison la naturelle antipathie provoquée, chez un peuple libre, par les violences d'un gouvernement qui refuse à tant de ses sujets les droits indispensables à la vie et

à la dignité humaine. Les récits que font des procédés du despotisme russe non seulement les juifs chassés de Russie par les lois d'exception, mais les immigrants polonais, finlandais, arméniens, russes même, tous victimes d'un régime d'inique compression, sont peu faits pour gagner à l'empire autocratique l'amitié d'une nation libérale et tolérante. En ce sens, on pourrait dire que, si quelqu'un est responsable de la partialité des Américains envers les Japonais et de l'impopularité de la Russie aux Etats-Unis, c'est le gouvernement russe. Qu'il vienne à renoncer à des lois surannées, qu'il ose enfin se montrer tolérant, qu'il accorde à tous ses sujets, sans distinction d'origine ou de religion, la liberté de conscience, avec les garanties nécessaires à l'homme moderne, et, comme je vous le disais tout à l'heure, la Russie pourra recouvrer les sympathies américaines, avec celles de tout le monde civilisé.

Les juifs d'Amérique, les juifs venus de Russie en particulier, seraient les premiers à se féliciter de cette transformation de l'Empire des Tsars. Quoiqu'en échangeant la servitude russe pour la liberté américaine, il leur semble qu'ils *aient passé* du joug des Pharaons *d'Egypte à la sécurité* d'une autre Terre pro-

mise, ils ne se désintéressent pas de leur ancienne patrie slave; ils n'oublient point les frères et les amis qu'ils y ont laissés en proie à un régime de persécution. Ces frères, ces parents demeurés dans la captivité, les juifs affranchis d'Amérique restent souvent en relation avec eux; ils leur envoient fréquemment des secours, comme en témoignent les Banques de New-York. Ne pouvant les faire venir tous sur la terre américaine, ils font des vœux pour leur prochaine délivrance. De là, le développement du « Sionisme » aux Etats-Unis.

Ce Sionisme, les immigrés l'ont souvent apporté des ghettos de Russie, de Roumanie, de Galicie. Chose qui surprend au premier abord, nombre de ces hommes qui semblent avoir cherché la Terre promise au-delà de l'Atlantique, continuent à rêver des montagnes de Judée et des rives du Jourdain. S'il ne leur a pas été permis de s'y établir eux-mêmes, ils espèrent que leurs frères demeurés dans le vieux monde pourront un jour s'y fixer et y préparer un refuge, un asile assuré pour tous les persécutés d'Israël. Cette pensée, que je ne veux pas discuter ici, me paraît faire la force du Sionisme américain et en être la justification. Comme des naufragés sauvés de la tempête et qui auraient encore des compagnons à la merci des

flots, les juifs d'Amérique, non contents de se sentir eux-mêmes en sécurité, songent à leurs frères et désirent ardemment procurer leur salut. A beaucoup des immigrés, aux plus simples ou aux plus enthousiastes notamment, le Sionisme, la formation d'un Etat juif, paraît encore la meilleure voie de salut, la seule façon peut-être d'échapper à jamais aux poursuites de l'antisémitisme, de mettre enfin un terme aux exodes répétés d'Israël. C'est pour cela que les sociétés sionistes sont si nombreuses en Amérique, que tant de juifs de toute origine y sont affiliés, que, jusque parmi les plus pauvres, tant d'immigrés versent consciencieusement le *shékel* réclamé par les congrès de Bâle.

Quelque opinion qu'on ait des aspirations sionistes, un tel sentiment n'est-il pas respectable? Il y a du reste aux Etats-Unis, plus encore peut-être qu'ailleurs, différentes sortes de Sionisme; on pourrait dire que celui de la plupart des Américains est platonique; bien peu d'entre eux songent à quitter leur nouvelle patrie américaine pour l'antique terre des patriarches. Plus d'un de ceux que j'interrogeais à ce sujet m'a fait une réponse analogue à celles que j'avais déjà maintes fois obtenues en d'autres pays : « S'il doit jamais se reformer un *Etat juif* en Palestine, je demanderai à être

le consul de la nouvelle Sion, à New-York ou à Chicago. »

Inconséquence ou non, les partisans même du Sionisme politique ne s'en regardent pas moins comme de bons Américains. Pareille prétention est moins singulière en Amérique qu'elle ne le serait en Europe. Aux Etats-Unis, où vivent tant d'hommes d'origine différente, il s'en rencontre souvent qui ont une sorte de double patriotisme. Tout en étant dévoués à leur nouvelle patrie, ils ne croient pas manquer de loyauté envers elle en gardant un naturel attachement à l'ancienne, à la terre des ancêtres. Cela est fréquent chez les Allemands et encore plus chez les Irlandais d'Amérique. Le juif, devenu citoyen américain, qui prétend conserver un patriotisme juif et sioniste, ne se distingue donc pas, autant qu'on pourrait le craindre, de ses nouveaux compatriotes chrétiens. Le Sionisme, fût-il politique, ne lui paraît pas inconciliable avec l'américanisation et le loyalisme envers la grande République.

Le Sionisme, du reste, est le rêve; l'américanisation est la réalité. Qu'ils en aient conscience ou non, le pays de Washington est, pour les persécutés qui sont venus y chercher un refuge, la patrie de l'avenir, aussi bien que la patrie du présent.

Les juifs, et avec eux le judaïsme, sont appelés à de nouvelles destinées sur cette terre nouvelle. Que seront ces destinées? Grand et obscur problème, que l'élite des juifs d'Amérique envisagent, quelques-uns avec anxiété, la plupart avec confiance.

On m'a souvent fait, aux Etats-Unis, l'honneur immérité de m'interroger à cet égard. Quelle doit être, selon vous, me demandait-on, l'attitude des juifs en Amérique? Etes-vous partisan de l'assimilation? Quel sera, croyez-vous, l'avenir du judaïsme américain? A-t-il une mission, et quelle est-elle? S'il se résigne à l'assimilation, ne finira-t-il point par être submergé et par disparaître?

Ces grandes et délicates questions sur l'avenir des juifs et sur le rôle du judaïsme, on me les avait déjà posées en d'autres pays. Si embarrassantes qu'elles fussent, je n'ai pas voulu les décliner. Aux Etats-Unis, comme ailleurs, j'y ai répondu loyalement, selon ma conscience d'homme moderne, et selon les enseignements que me semble nous avoir donnés l'histoire.

Les juifs doivent-ils accepter l'assimilation? Oui, en Amérique comme en Europe, ils doivent s'assimiler aux peuples parmi lesquels ils vivent et qui leur reconnaissent les droits de citoyens. Ils doivent être Américains aux

Etats-Unis, comme ils sont Français en France et Anglais en Angleterre. Ils doivent se dépouiller des préjugés particularistes, s'adapter à la vie et aux mœurs modernes. Mais assimilation ne veut pas dire absorption et encore moins disparition. Le juif des Etats-Unis peut devenir un vrai et bon Américain, tout en restant un bon et vrai juif. Pour être un utile citoyen de la grande République, il n'a rien à renier de sa foi et de ce qu'il y a de plus noble dans ses traditions; tout au contraire, il n'a qu'à rester fidèle à son Dieu et à sa Bible.

Et à ceux qui me demandaient quelle était la mission du judaïsme américain, comment il pourrait durer sur le nouveau continent, et si, après avoir résisté à tant de persécutions, le juif ne se laisserait pas entamer et dissoudre par la liberté même de l'Amérique, je faisais une réponse analogue. Le judaïsme ne peut se perpétuer qu'ainsi qu'il a vécu depuis vingt siècles, c'est-à-dire sous forme de religion. En Amérique, non moins qu'en Europe, si les juifs ne veulent pas se désagréger et disparaître au milieu des nations, ils n'ont qu'à demeurer attachés à leur culte et à leur foi.

Autrement, quelques succès que puissent leur valoir, dans les deux mondes, leur intelligence,

leurs talents, leur énergie, ils périront avec la religion qui, seule, a conservé leur individualité à travers les âges. L'existence, la durée des juifs reste aujourd'hui, comme autrefois, liée à la durée et à la vie du judaïsme.

Et le judaïsme lui-même garde-t-il une mission, cette mission, me semble-t-il, est celle qu'il tient de ses livres et de ses prophètes ; c'est, par dessus tout, une mission religieuse et morale; c'est de maintenir l'idée de Dieu en face du matérialisme grandissant et du néo-paganisme; c'est de défendre et de répandre la double notion de la paternité divine et de la fraternité humaine, grandes idées, communes au judaïsme et au christianisme, et que le dernier, il faut bien le dire, a reçues du premier. S'inspirer des prophètes et des aspirations messianiques, travailler, avec l'aide de Dieu, à l'avènement du règne de la Justice et de la Paix entre les hommes et entre les peuples, c'est une tâche qui peut suffire à l'ambition des juifs des deux mondes ; et, pour cette grande œuvre, en Amérique comme en Europe, les fils d'Israël peuvent compter sur la collaboration de l'élite de leurs concitoyens chrétiens.

ADRIEN MARÉCHAL. — PARIS (TÉL. 101-04).

DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305

E 184 .J5 .L6 C.1
Les immigrants juifs et le jud
Stanford University Libraries